

***Mefisto for ever* au Théâtre de la Ville (Estelle Folest)**

Adaptation libre du *Méphisto* de Klaus Mann (1936), *Mefisto for ever* est la première partie d'un « Triptyque du pouvoir » écrit par Tom Lanoye et mis en scène par Guy Cassiers, deux Flamands que la montée de l'extrême-droite à Anvers conduit à interroger les rapports de l'art et du politique. A la manière d'un Brecht dans *La résistible ascension d'Arturo Ui* (1941), *Mefisto for ever* retrace le parcours de Kurt Köppler, acteur de théâtre talentueux et carriériste dans l'Allemagne des années 30.

Marquée du sceau de *Hamlet*, dont les acteurs commencent par répéter la première rencontre du protagoniste éponyme avec le spectre (« Es-tu un bon esprit ou un démon pervers ? / Qu'apportes-tu ? / Rosée du ciel, ou souffle de l'enfer ? », Prologue), l'ouverture annonce, d'emblée, le thème de la première partie de la pièce : le dilemme. Dilemme, car l'acteur est confronté à des choix politiques autant qu'il est amené à définir le rôle qui lui échoit. Ombre d'un Hamlet qui questionne l'être et le paraître et reflet d'un Faust tenté par Méphisto, l'artiste est face à une alternative : quitter la scène théâtrale et refuser de servir le régime diabolique, comme le fait l'actrice phare dont il partage la scène et le lit – ainsi que le révèle, notamment, un échange amoureux qui reprend la scène 5 de l'acte 3 de *Romeo and Juliet* – ou faire fi de ses convictions et renoncer à l'authenticité dont il fait pourtant la clé du bon acteur et qu'il définit comme la somme de cinq mots commençant par la lettre « P » – poésie, passion, plaisir, peine, et perversion. Si Kurt refuse de choisir clairement son camp, la deuxième partie de la pièce laisse néanmoins entendre qu'il a pris sa décision, puisque c'est par la tirade d'ouverture de *Richard III* placée dans la bouche de l'acteur qu'elle débute : « puisque je ne peux plaire comme amant en cette époque fade, / [...] / Tant pis, je serai le scélérat », (2.1.).

Menacé de mort par un Ministre de la propagande dont les vociférations et la démarche claudicante rappellent le tyran shakespearien, et mû par les flatteries hyperboliques et les injonctions d'un Ministre de la culture pour lequel le rôle de l'artiste est d'oeuvrer à la discipline, d'exalter la communion populaire et de célébrer le triomphe de l'individu, l'artiste se laisse séduire par les sirènes du pouvoir. Il y est également encouragé par une mère aussi pathétique qu'impitoyable, dont l'ambition et l'influence qu'elle exerce sur son fils la placent dans la droite lignée d'une Lady Macbeth incitant son époux à s'enfoncer toujours plus loin dans le crime pour accéder au trône :

J'ai toujours su que tu réussirais un jour. [...] Que tu monterais dans la société, au milieu des gens qu'on admirait tant sur les boulevards et au parc zoologique. Tous ces gens élégants, cultivés, sensibles. Et maintenant nous sommes ensemble au sommet. [...] Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, mais on a bien réussi notre coup, non ?

(2.1.)

Prête à tous les compromis et aux plus grandes compromissions idéologiques pour échapper à l'indigence de son milieu d'origine, celle qui joue le rôle de souffleuse au théâtre insuffle à son fils le venin de la corruption, le poussant à révéler sa part de noirceur. Tandis que la guerre éclate, Kurt joue le rôle de Méphisto sur scène et un leitmotiv ponctue mécaniquement ses répliques – « Il y a quelque chose de pourri » – avant que la scène suivante ne s'ouvre par l'appel aux forces du mal de la Lady sanguinaire shakespearienne : « Venez, esprits, venez, / [...] emplissez-moi à ras bord des pieds à la tête / De la cruauté la plus féroce / [...] et ne laissez / Aucune crise de conscience ébranler mon projet / Si dur et si cruel » (2.3).

Deux épilogues viennent enfin commenter cette première partie du *Triptyque du pouvoir* et poser les questions de l'héritage politique et du poids de l'histoire. « Un jour viendra où notre pays condamnera les chefs qui ont capitulé en son nom / [...] / Une génération viendra qui comprendra cela et qui se battra de nouveau pour son intérêt national », affirme le Ministre de la Culture nazi avant de se donner la mort au moment où le IIIème Reich s'effondre. Kurt, lui, est confronté à un nouveau dilemme : abandonné par sa troupe et visité par le nouveau chef « démocratique », il se voit lavé de tout soupçon de collaboration et invité à poursuivre son ascension au théâtre à la gloire du nouveau parti en place. « Je... Je... Je », ne parvient plus qu'à annoncer l'acteur en proie au désarroi que lui inflige sa conscience à la toute fin de la pièce. Double jeu de la représentation, où *Mefisto for ever* en appelle alors à la fois à la conscience de l'artiste et à celle des Flamands rongés par le ver du sentiment nationaliste.

Outre la richesse d'un texte subtil qui convoque Shakespeare, Goethe ou Tchekhov pour se livrer à une réflexion sur les enjeux du pouvoir, *Mefisto for ever* révèle la musicalité (insoupçonnée) et la puissance d'envoûtement de la langue néerlandaise. Écoulement de mots presque susurrés par des acteurs pourvus de petits micros collés sur

le visage, ou hurlement avec force et fracas que fait résonner un micro sur pied, la voix fait écho et enivre le spectateur autant qu'elle l'emporte. Des jeux (sublimes) de lumière dialoguent avec des effets de miroir, où des écrans vidéo font apparaître en arrière-plan les acteurs, tantôt filmés en gros plan ou en plan rapproché, tantôt en contre-plongée, incitant le public à adopter différents angles de vue tout en soulignant, en filigrane, le contrôle du régime totalitaire en place. Enchevêtrement de médias, entrelacs de voix qui surgissent de la scène ou de transmissions vidéo et se répondent ou se brouillent pour signifier le surgissement de la culpabilité, les arrangements avec la conscience, ou la perte de soi, *Mefisto for ever* est présentée au Théâtre de la Ville par le Festival d'Automne à Paris du 19 au 27 septembre. (3h avec 30' d'entracte ; pièce en néerlandais surtitrée en français).